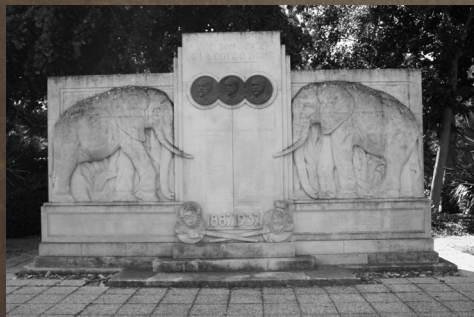




La Côte d'Ivoire

*conquête et société coloniale dans les
collections du Muséum de La Rochelle
et dans le patrimoine rochelais*

- Le parcours commenté
- Les sources
- Informations pratiques



◀ **Dossier
pédagogique**

au Muséum La Côte d'Ivoire

Ce dossier pédagogique vous propose de traiter et de comprendre le phénomène de la colonisation au XIX^e siècle en Côte d'Ivoire à travers des objets ethnographiques et des photographies conservés par le Muséum d'Histoire naturelle et remis dans leur contexte historique et spatial. Seuls quelques objets ont été précisément commentés parmi tous ceux qui sont présentés dans les vitrines, sans parler de ceux qui sont conservés dans les réserves. L'itinéraire qui vous est proposé ne se veut pas exhaustif. Pour respecter ce contexte, il ne va pas au-delà de l'entre-deux-guerres et se limite à quelques thèmes. Nous espérons qu'il vous sera néanmoins une agréable introduction au passé colonial de la Côte d'Ivoire.

Claudine Labasse,
Service éducatif,
Muséum d'Histoire naturelle de La Rochelle

Lien avec les programmes scolaires :

Le parcours proposé dans ce dossier pédagogique est particulièrement adapté au programme d'histoire des classes de Premières générales.

Classe de Première des séries générales
Programme Histoire - géographie

« Des questions indispensables à la compréhension de l'histoire du monde au XX^e siècle constituent la trame de l'enseignement d'histoire. Sont abordées les questions relatives à la croissance économique, à la mondialisation, aux mutations des sociétés, aux guerres, aux totalitarismes, à la colonisation et à la décolonisation, à la République. »

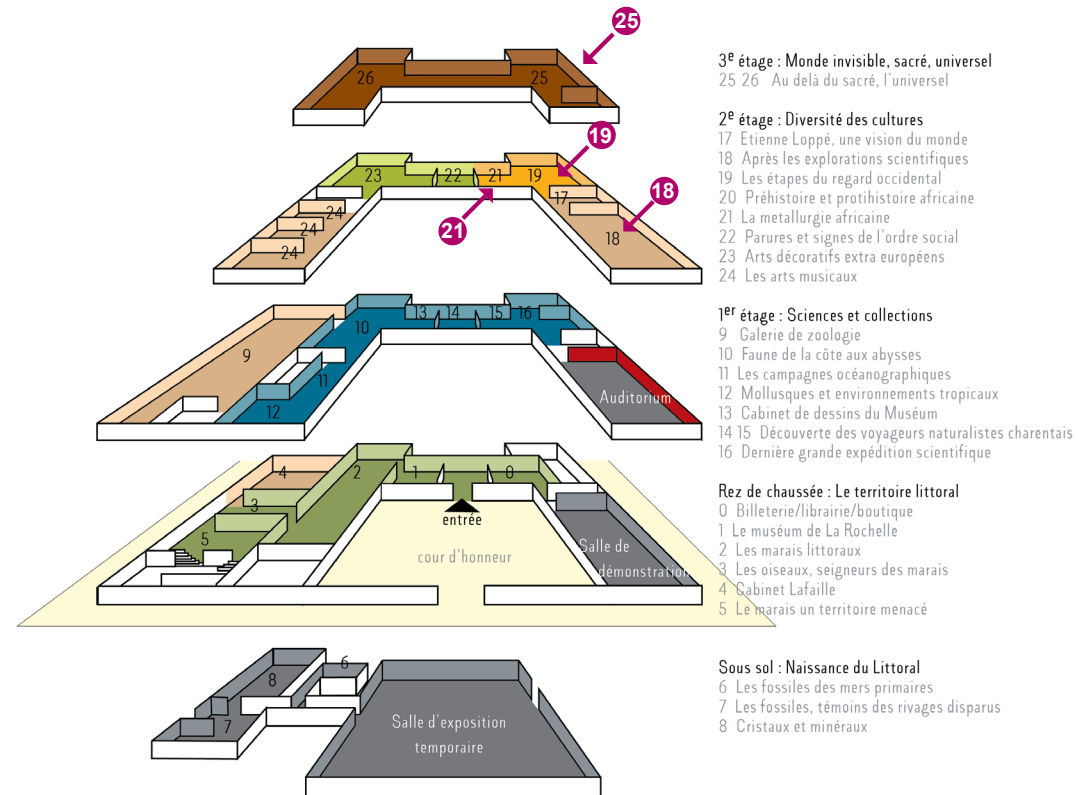


Introduction

La Côte d'Ivoire : conquête et société coloniale dans les collections du musée de La Rochelle et dans le patrimoine rochelais

Le musée de La Rochelle présente près d'une centaine d'objets provenant de la Côte d'Ivoire à l'époque coloniale (1887-1960). Le public rochelais peut également s'appuyer sur l'ouvrage d'Arthur Verdier, acteur essentiel de la colonisation de ce territoire par la France, intitulé «35 années de luttes aux colonies (côte occidentale d'Afrique)», conservé à la médiathèque. Par ailleurs, le monument aux éléphants érigé en 1937 à la lisière de la place de Verdun inscrit la mémoire des liens qui unirent notre ville à cette portion de la côte du Golfe de Guinée dans le paysage rochelais.

A partir de ces sources de natures diverses, il est possible de montrer quelles furent les étapes de la conquête de la Côte d'Ivoire par la France et comment s'y développa une société coloniale, c'est à dire une société où interagissent des Européens qui contrôlent le pouvoir politique et économique et des populations autochtones qui subissent l'influence des nouveaux venus, à partir d'une sélection d'objets dans les vitrines permanentes.



Organisations politiques en Côte d'Ivoire avant l'arrivée des Européens

Les origines spatiales très variées des objets de la collection nous permettent de repérer la diversité des groupes ethniques qui occupaient l'espace actuel de la Côte d'Ivoire avant l'arrivée des Français. La **salle 21** consacrée à la métallurgie africaine présente ainsi un pendentif en or (H3593) d'origine attié, un des peuples de la lagune de la Côte d'Ivoire qui étaient organisés en petits royaumes. Un tel pendentif était porté par des personnages importants de la société. Par contre, les bijoux en or étaient exclusivement réservés au roi dans le pays baoulé, situé plus à l'intérieur des terres. Au XIX^e siècle, cette entité politique était en déclin. Des luttes intestines l'avaient fragmentée en plusieurs royaumes. Chaque roi n'en conservait pas moins des objets symboles de son pouvoir. La série de **pois à peser l'or** (H 1688, H 3561 à H 3567) représente l'aspect économique de ce pouvoir. Ces poids étaient la propriété exclusive des rois, ils étaient conservés dans le trésor royal et utilisés pour peser la poudre d'or avec laquelle les sujets payaient l'impôt. Ces objets de mesure étaient donc calibrés de façon précise et sont pourtant aussi de véritables sculptures dans un style figuratif. Ils représentent avec finesse et élégance des objets (sabre), des animaux (crocodile) ou des scènes qui illustrent un proverbe (le poids représentant quatre oiseaux sur un carré symbolise la richesse et figure le proverbe « *les oiseaux vont boire en saison sèche mais là où il n'y a pas d'eau personne ne vient* » H 3562).



1 : H 3593
2 : H.3561
3 : H 1688
4 : H 3567
5 : H.3562

La bague de guérisseur (H1239) provient elle du pays sénoufo, qui s'étendait plus au Nord encore et fut scindé en deux entre la Côte d'Ivoire et le Soudan français (futur Mali) lorsque les Français imposèrent leurs propres frontières. Dans cet espace, le pouvoir politique n'était pas centralisé, on parle communément de chefferies pour y désigner la forme du pouvoir politique. Cela permit alors aux pouvoirs plus occultes de se développer à travers les guérisseurs, les devins ou la société du Poro. La salle 21 contient également un objet qui atteste d'une autre forme de pouvoir. Il s'agit du cachet de Samory Touré, collecté au Bénin en 1886. Samory fait partie des figures historiques de l'époque. Il n'est pas un héritier : né dans l'actuelle Guinée en 1830, issu d'une famille de commerçants, il subira jeune le sort de l'esclavage avant de s'enfuir et de démarrer son ascension. Il pratique conjointement le commerce et la guerre : il traite les marchandises et les esclaves et s'entoure d'une armée, suffisamment puissante pour que vers 1880 il contrôle tout le Haut Niger. Pour consolider son influence, il s'est converti à l'Islam et porte le titre d'al-mamy. L'année 1886 est celle où il signe un traité de paix avec les Français, après avoir déporté son territoire de la Guinée vers le sud du Mali actuel et le nord de la Côte d'Ivoire pour échapper à l'avance française en Guinée. Les Français reconnaissent son autorité sur un vaste territoire aux limites du leur tandis que lui accepte un protectorat français purement formel. Cet équilibre précaire ne durera que jusqu'en 1891. Durant ce temps, Samory aura consolidé son empire par la guerre et capturé de nombreux esclaves parmi les Sénoufos qu'il aura tenté de contraindre à la conversion à l'Islam.



H.1239

Conquête diplomatique et militaire

Les Européens ne vont prendre aucun compte des structures existantes pour mener leurs conquêtes. Celles-ci se font depuis la côte et dépendent de jalons posés antérieurement. Sur la côte de Guinée, la présence française est ténue. Les côtes de l'actuelle Côte d'Ivoire sont fréquentées par des navires négriers français aux XVII^e et XVIII^e siècles mais la France a dû renoncer à s'y implanter de façon permanente. Elle relance son effort en 1842 et 1843 : des traités sont signés avec les rois des Etats situés sur les lagunes. Ils ont pour conséquence la venue de quelques maisons de commerce françaises qui implantent des comptoirs. Celle qui retiendra notre attention est celle fondée par Arthur Verdier, un négociant d'origine rochelaise, qui fonde un comptoir à Grand-Bassam en 1867. Lorsqu'après la défaite de 1870, la France, ruinée, réduit ses implantations outre-mer, Verdier est officiellement nommé Résident de France, un titre qui lui confère fort peu de pouvoirs mais qui fait de lui un porte-drapeau de la République. Sa simple présence empêche les Britanniques de prendre possession du littoral. Tout en conservant son titre, il en transmet l'exécution à Amédée Brétignière, arrivé en 1881, qui aura donc la charge de défendre les intérêts français en particulier après le congrès de Berlin de 1885 qui a pour conséquence d'inciter les puissances coloniales à signer des traités avec les autorités indigènes pour attester de ce qu'ils occupent bien les territoires qu'ils réclament. Il organise les expéditions menées par Marcel Treich-Laplène, un autre employé de Verdier, en 1887 et 1888. Cette dernière expédition est coordonnée avec celle de Louis-Gustave Binger, un jeune lieutenant d'infanterie de marine qui part du Sénégal, poursuit sur Bamako et traverse ensuite les territoires de Samory Touré pour atteindre la ville commerçante de Kong, au nord de l'actuelle Côte d'Ivoire. Binger et Treich-Laplène s'y retrouvent le 5 janvier 1889. Les deux hommes, sur le chemin du retour, font une récolte de traités qui s'ajoutent à ceux déjà signés par Treich-Laplène dans son premier voyage de 1887. Néanmoins, les deux hommes sont physiquement épuisés, un épuisement auquel Treich-Laplène ne survivra pas.

C'est cette contribution à la constitution du deuxième empire colonial français, dont la Côte d'Ivoire sera un fleuron, que salue le monument aux pionniers de la Côte d'Ivoire érigé sous l'impulsion de la chambre de commerce de La Rochelle en 1937.

Désormais, la présence française est donc légitime du point de vue des Européens. Elle s'impose sans encombre le long des rives de la Comoé, l'itinéraire suivi par Treich-Laplène, mais elle se heurte à l'Ouest et au Nord aux Baoulés et à Samory Touré.

Les Français pénètrent vers le pays baoulé à partir de Grand-Lahou, un autre comptoir de Verdier. Un premier contact désastreux fait que les Baoulés s'opposent aux Français. A partir de 1893, la situation devient très conflictuelle. Devenu gouverneur de la toute nouvelle colonie en 1893, Binger envoie une colonne dirigée par le lieutenant-colonel Monteil imposer l'ordre français et lutter contre Samory Touré avec lequel le conflit s'est rouvert. La colonne Monteil rencontre de très grandes difficultés. Alors qu'elle approche des territoires de Samory, elle est rappelée par Binger pour rétablir l'ordre sur le littoral.

Des vicissitudes de la conquête française, le muséum conserve un lot très original d'objets rassemblés par un employé de Verdier à Grand-Lahou, Gustave Moreau, en 1895. Celui-ci écrivit à sa femme restée à La Rochelle qu'il avait obtenu des vêtements et des armes auprès d'un caporal nommé Moussa Dialo ayant fait partie de la colonne Monteil. Ces objets avaient été récupérés par ce dernier sur des combattants de Samory, lors de pillages de villages depuis Toumadi (pays baoulé) vers l'Est. Les vitrines de la [salle 18](#) nous présentent des objets extrêmement variés :

- des armes : un arc et un carquois contenant 33 flèches, des sabres et leur fourreau, des lances, une cartouchière, une carabine, un sac à balles, des poires à poudre ([H369](#), [H364](#))
- des objets du quotidien : des bouteilles, des couteaux avec leur étui, des sacoches et des bourses.
- Des objets de parure et de piété : une coiffe, une canne, des [amulettes H372](#).

L'observation des objets nous apporte de premiers enseignements : couteaux et armes blanches sont aussi des objets d'ornements, soignés, et les étuis et fourreaux présentent un travail du cuir qui s'apparente à celui existant en Afrique du Nord et qui nous rappelle les échanges existant dans la zone saharienne. [Le sabre H 359](#), lui, aurait pu servir de modèle pour inspirer le créateur de l'un des poids à peser l'or de la [salle 21](#). Pourtant, le plus riche enseignement de ces objets pour l'Histoire, c'est leur parcours. A l'origine possédés par des sofas, nom qu'on donnait aux soldats de Samory, on peut dire qu'il s'agit de trophées militaires puisqu'ils ont été pris sur l'ennemi par un membre de la colonne Monteil. On notera cependant avec intérêt le nom africain de ce caporal, qui nous rappelle que les Français ont intégré dans les rangs de leur armée coloniale des recrues locales pour lutter contre d'autres Africains. On sait que la très grande violence de Samory lorsqu'il vint s'imposer dans le nord de l'actuelle Côte d'Ivoire dressa contre lui un grand nombre de Sénoufos qui se joignirent aux Français afin de se débarrasser de lui. On notera également que s'ils sont parvenus en France, c'est à la suite d'un achat indirect effectué dans le but de constituer une collection.

1 : H.369
2 : H.364
3 : H.372
4 : H 359



Premiers espaces d'une société coloniale : comptoirs et plantations

Dans la **salle 19**, une borne multimédia invite à découvrir les liens entre La Rochelle et le deuxième empire colonial français. Il s'en détache la figure d'Arthur Verdier, qu'il est justifié de qualifier de pionnier au sens le plus strict du terme. Le service pédagogique propose un diaporama pour approfondir les trois activités de son esprit d'entreprise en Côte d'Ivoire : le commerce entre la colonie et la métropole, la culture du café et l'exploitation de l'acajou.

Les Européens développent leur commerce à partir de comptoirs, des implantations côtières de taille modeste regroupant quelques bâtiments de construction européenne adaptés aux deux fonctions qu'ils abritent : le stockage des marchandises et le logement des employés européens. A Grand Bassam, le plus grand comptoir de la Côte d'Ivoire, la maison Verdier dispose d'une vaste demeure dont le rez-de-chaussée est destiné aux espaces commerciaux et de stockage tandis que l'étage supérieur dispose d'une véranda afin d'apporter un peu de fraîcheur à ses occupants. Le comptoir de Grand-Lahou a une activité beaucoup plus modeste et la première maison de commerce est beaucoup moins imposante. Elle est construite en matériaux locaux, emprunte dans sa forme à l'architecture locale et ne comporte pas d'étage. Cependant, elle se distingue des habitations des indigènes par sa grande taille.



P_2005_Morillon3

P_2005_Bord de mer



Propriété de Verdier, la plantation d'Elima est en fait développée par Amédée Brétignière qui y supervise avec succès l'acclimatation de plants de cafés venus du Libéria voisin, à partir de 1881. Elle est située sur les bords de la lagune d'Aby, donc bien à l'Est de Grand Bassam. Le paysage se trouve radicalement transformé. Comme le montrent les images, la forêt primaire est rasée et n'est plus visible qu'en lisière. Ce sont des ouvriers locaux

qui effectuent le travail des champs, à l'aide d'instruments rudimentaires. Ils sont rémunérés pour cela. On distingue leurs logements, de petites cases implantées en surplomb de la lagune. Une autre photo les montre sur une esplanade dans la partie de la plantation destinée à la production. On les y voit bien en rang, et l'image donne l'impression qu'il existe une certaine discipline. Il ne s'agit cependant pas de travail forcé. Le procédé de la fabrication du café, complexe, a nécessité de faire venir un ingénieur et des techniciens de France. Le bâtiment principal de la plantation, dit la maison blanche, apparaît souvent sur les photos ou dessins. Au rez-de-chaussée, comme à Grand Bassam, on y trouve les espaces voués au stockage des marchandises et au commerce tandis qu'à l'étage se trouvent les logements des employés européens. Ses pans de toit, avancés, délimitent une coursive qui, comme les vérandas, est typique de l'architecture coloniale sur tous les continents. Mise à part l'épouse d'un employé de Verdier, cette petite société blanche est essentiellement masculine. Une photo de groupe nous montre cependant que des liens existent entre eux et des jeunes femmes noires : on y voit au premier rang, assises sur des chaises, des jeunes femmes habillées quelque peu à l'européenne. L'une d'elle tient sur ses genoux un jeune enfant noir vêtu lui aussi à l'européenne tandis qu'au deuxième rang, un blanc pose sa main sur son épaule. La plantation est un succès et contribue tout de suite aux exportations de la colonie. Les photos liées à Elima et à Treich-Laplène semblent avoir été prises par Charles Alluaud, un jeune entomologiste envoyé par le Muséum National d'Histoire naturelle dès 1887, soit dès que les traités qui fondent la présence française en Côte d'Ivoire sont signés. Cela expliquerait la présence d'un jeune porteur de filet à papillons sur une photographie qui montre Treich-Laplène en route pour Kong. On voit comment conquête et inventaire, ici naturel, vont de pair.

A cette production s'en ajoute une autre, celle des grumes. Elle débute vers 1885, Verdier ayant obtenu du roi d'Assinie, le roi local, la possibilité d'exploiter la forêt tropicale. Une photographie nous montre comment cette exploitation se pratique : au milieu d'une clairière, un arbre gigantesque est couché. Des Africains sont en train de le découper, à l'aide de haches et de scies. L'entreprise Verdier s'intéresse essentiellement à l'acajou. Il s'agit en fait d'un terme générique qui recouvre plusieurs essences, qui ont pour caractéristique d'avoir un bois dur aux reflets rougeâtres, pour cela très apprécié en ébénisterie et en menuiserie, particulièrement en menuiserie de marine. Comme le café, c'est un bon exemple des matières premières dont les économies industrielles sont de plus en plus demandeuses. La taille de l'arbre nous alerte sur un autre aspect de cette exploitation : seuls de très gros arbres sont rentables à exploiter. Il s'agit manifestement d'arbres centenaires, dont le nombre est faible. Lorsqu'il cherche à officialiser sa concession d'exploitation de l'acajou, Verdier réclame alors et obtient l'exclusivité de l'exploitation sur un territoire délimité au sud par le littoral de Lahou jusqu'à Assinie, soit la moitié de la côte de la Côte d'Ivoire, la limite vers le nord étant encore indéterminée puisque la conquête française n'est pas terminée. Une telle mainmise provoque néanmoins un scandale à la chambre des députés et Verdier se voit déchu de sa concession en 1895.

Ces quelques photos entrouvrent donc ce qu'est la société coloniale aux prémices de la colonisation française : une petite société d'hommes d'origine européenne vivant des échanges entre la colonie et sa métropole et qui cultive des liens avec la population locale : les élites, la gent féminine et des ouvriers.



P_2005_Morillon5

Le religieux : un marqueur de l'évolution des rapports entre Français et indigènes.

La création administrative d'une nouvelle colonie française en 1893 et l'arrivée de nombreux agents de la colonisation vont entraîner un durcissement des rapports entre Français et indigènes. Parmi ces agents de la colonisation, on voit arriver des missionnaires. Dès 1895, Binger, nommé gouverneur de la nouvelle colonie, appelle les Pères des Missions Africaines de Lyon.

Le muséum est riche de plusieurs séries de masques des religions traditionnelles de Côte d'Ivoire qui permettent de mesurer les changements dans ce domaine, dont une grande partie est montrée au troisième étage.

Nous nous pencherons sur la religion des Sénoufos, évoquée par quatre masques de la société du Poro. La religion sénoufo est représentative des religions animistes. Elle reconnaît un dieu tout puissant, qui se décline en trois grandes figures reflétant des aspects différents de sa force spirituelle. Elle reconnaît aussi des divinités diverses, suffisamment importantes pour pouvoir servir d'intermédiaires entre le dieu majeur et les êtres spirituels moins puissants que sont les esprits des morts et les esprits de la nature. Ces derniers sont une des grandes particularités de l'animisme, qui considère en effet que la nature est habitée par des êtres spirituels invisibles mais agissants, qui détiennent la capacité à influencer sur le cours de la vie des hommes, qu'ils côtoient dans la nature même s'ils ne sont pas dans la même sphère. Les animistes croient également qu'il est possible malgré tout de rentrer en contact avec ces esprits, à condition de pratiquer les rites adéquats. Le but est en particulier d'obtenir de ces esprits, ambivalents, une action bienveillante, une protection, face aux dangers de la vie. Un grand nombre de cérémonies religieuses ont donc pour but de se rallier ces esprits. Le masque du Poro fait partie de ces pratiques. Par ce terme de masque, on entend non seulement l'objet et le costume qui recouvrent le visage et le corps du danseur mais l'ensemble de la parade que les danseurs, surgis du bois sacré, effectuent devant les villageois au rythme de la musique. Volontairement spectaculaire, il est l'apparition fugace des esprits devant les vivants, avant que les choses ne rentrent dans l'ordre avec leur disparition. Les porteurs de masques sont des membres de la société du Poro, l'organisation religieuse masculine qui existe dans chaque village sénoufo. Elle fonctionne selon un système fortement hiérarchisé : les plus âgés du village ou anciens, détenteurs d'un savoir ésotérique qui explique le monde d'un point de vue spirituel et qui permet également d'agir sur les esprits pour en obtenir la protection, distillent ce savoir aux plus jeunes au cours de cycles d'initiation de sept ans.



Durant ces cycles, lors de courtes périodes, les jeunes gens sont introduits dans le bois sacré, c'est à dire un espace où on entrepose les masques et statuettes rituelles qui servent aux cérémonies religieuses. On leur fait passer des épreuves physiques et intellectuelles qui testent leur maturité et on leur transmet des savoirs religieux secrets. Le reste du temps, les jeunes gens sont assujettis au travail des champs sur les terres des anciens. Leur soumission aux règles du Poro conditionne leur intégration dans le village. Les masques du Poro se déroulent en particulier lors des funérailles d'un membre. Plus le défunt était prestigieux et plus les initiés adultes de son bois sacré seront nombreux lors de la cérémonie.

Le masque des danseurs peut comporter divers matériaux, comme le coton, et une partie en bois, faciale, sculptée par des artisans spécialisés qui répondent à une commande. Les formes qu'ils reproduisent sont des formes canoniques, classiques, qui peuvent subir de petites variantes selon les désirs du commanditaire, parfois guidé par un rêve ou un présage. L'adresse du sculpteur se lit plus dans la qualité de l'exécution et l'inventivité de certains détails.



1

1 : H.3451
2 : H.3607 Côte d'Ivoire
3 : H.4545



2



3

Les formes des masques sont des symboles. Le **masque H 3450** est dit Wabou. Il représente une tête animale et il est surmonté de quatre cornes. Le masque dit Wanyugo, présente une structure horizontale. Il appartient à la catégorie des masques heaume, qui couvrent toute la tête et plus précisément à la catégorie des masques à mâchoires et à cornes, ici, les extrémités représentent une hyène et un phacochère stylisés. Ces formes sont volontairement effrayantes. En effet ce masque appartient à la panoplie d'un personnage dit wao, qui possède des pouvoirs considérables comme celui de tuer en faisant tomber la foudre où il le veut. C'est un esprit qui peut agir aussi bien de façon négative que positive, c'est pourquoi il est très important que le rite soit réussi pour l'inciter à agir pour aider les hommes. Au sommet du masque, se trouve une cupule qui sert de réceptacle de substance active. Elle est soutenue par deux caméléons, qui font partie des cinq animaux primordiaux du panthéon sénoufo. Le personnage surgit dans les chemins fréquentés, en période de crise ou durant le rituel funéraire, pour chasser les esprits malveillants avec sa puissance.



Les masques appartiennent tous deux au type Kpelyie ou Gpelihe. Ils comportent des formes communes : un visage ovale, surmonté de cornes, encadré de deux plaquettes ou ailerons gravés, pour les oreilles, et deux appendices sous le menton. Au delà de ces éléments communs, il y a néanmoins aussi des détails d'exécution différents. Sur le second, le visage est très allongé, il y a une crête au sommet du visage décorée de petites rayures noires, les arcades sourcilières et les scarifications sont en relief. Ces deux masques sont donc des masques mi-zoomorphes, mi-anthropomorphes. Ce double caractère matérialise leur statut d'êtres en position intermédiaire entre le monde des hommes et celui des esprits. Ces masques évoquent des visages d'ancêtres, dont on souhaite apaiser les esprits. Les cornes sont un ornement typique de ce genre de masque. Elles en accroissent la sacralité par leur force magique.

Ce genre de religion traditionnelle rencontre l'incompréhension, voire même l'hostilité des missionnaires chrétiens. Des autodafés de sculptures religieuses sont organisés dans les premiers temps de la colonisation, en Côte d'Ivoire. Au fil des décennies, les religions chrétiennes, en particulier catholiques pour la Côte d'Ivoire, enregistrent un nombre croissant de convertis. On compte 2000 baptisés en 1904, 26 000 en 1940.

Dans la même vitrine, un autre groupe de masques montre que les religions traditionnelles ont pu servir à pratiquer une résistance culturelle à la colonisation. Il s'agit des masques qui font partie d'une cérémonie de masque nommée le Goli. Ce qui en fait l'intérêt spécifique pour l'historien, c'est que cette cérémonie a évolué pendant la période coloniale et qu'elle est historiquement documentée. Les Baoulés l'empruntent à un peuple qu'ils ont conquis lors de leur arrivée dans la région au XVIII^e siècle mais elle connaît un essor particulier vers 1900 ou 1910, soit à la période où Angoulvant est gouverneur de Côte d'Ivoire, de 1908 à 1916. Ce dernier prône et pratique la « manière forte » c'est-à-dire le désarmement par la force des populations indigènes, ce à quoi les Baoulés, qui se sont déjà rebellés à plusieurs reprises, vont résister. En réaction, Angoulvant arrête et déporte les chefs et « féticheurs » coupables d'insurrection, lève des amendes et impôts, impose des corvées, détruit des villages et ouvre des pistes. Il faudra attendre 1915 pour que la rébellion baoulé soit matée. Initialement, le Goli était pratiqué par les Wan, une ethnie sur le territoire de laquelle vinrent s'installer les Baoulés.



Le Goli est en réalité une famille de divinités protectrices. Les goli apparaissent en période de danger, lors d'épidémies ou de cérémonies funéraires. H 3443 appartient au modèle des Kplé-Kplé. Il est rond, plat, aux orbites ovales, surmonté de cornes. Sa couleur noire indique qu'il s'agit d'un masque masculin. En effet, il est la figure du fils. Vient ensuite le personnage central, le père, dit goli glin. H 3453 en est représentatif. C'est un masque-heaume qui évoque une tête de bovidé. Il est massif, lourd et porté par des jeunes gens. Cet exemple de pratique religieuse traditionnelle montre que celle-ci n'est pas immuable, qu'elle peut évoluer pour répondre aux évolutions historiques.

1 : H.3443
2 : H.3453



Collections du Muséum d'Histoire Naturelle de La Rochelle :

- Base de la photothèque du Muséum
- Notices d'Anna Dembélé 1998-2003.
- Notices d'Anne Avarro sur la Côte d'Ivoire, 1996-1997.
- Notices d'Elise Patole-Edoumba sur la métallurgie africaine et les masques de Côte d'Ivoire. 2005. 2006.
- Les collections d'ethnologie africaine au Muséum d'Histoire naturelle de La Rochelle. Mémoire. Josette Rivallain. Avril 1996. Non publié.

Ressources internet :

- Traces. Des Rochelais à l'origine de la Côte d'Ivoire. Christophe Bertaud. Aunis Eco. Mars 2003. Christophe Bertaud.
- Wikipédia : articles Histoire de la Côte d'Ivoire ; Marcel Treich-Laplène.

Revue :

- Les poids à peser l'or. B. Holas. Notes Africaines. Octobre 1964. Pp 113-116. Afrique subsaharienne. Historiens-Géographes. Tiré-à-part n° 367. 1999.

Ouvrages Côte d'Ivoire

- 35 années de lutte aux colonies. Arthur Verdier. Paris. Editions Léon Chailley. 1896.
- Arts de la Côte d'Ivoire. Collectif. Edité par le musée Barbier-Mueller. 1992.
- Architecture coloniale en Côte d'Ivoire. Inventaire des sites et monuments. Ministère ivoirien des affaires culturelles. Editions CEDA, 1985.

Ouvrages Afrique et colonisation:

- Dictionnaire illustré des explorateurs et des voyageurs français. Numa Broc. Paris 1988. Editions du CTHS.
- L'Afrique Noire de 1800 à nos jours. Catherine Coquery-Vidrovitch, Henri Moniot. PUF, 1992.
- Histoire générale de l'Afrique. Tome VII. L'Afrique sous domination coloniale. Dir. A.A. Boahen. UNESCO. 1987.



Muséum La Rochelle

28, rue Albert 1^{er} - 17000 La Rochelle
Service éducatif - 05 46 41 18 25
museum.animation@ville-larochelle.fr

Médiateurs scientifiques :

Michaël Rabiller, Najib El Hajjioui, Yasmine Foucher, Laetitia Bugeant.

Professeurs détachés de l'Éducation Nationale :

Claudine Labasse (Histoire et Géographie), Sonia Auboin (S.V.T), Eric Ploquin (Education musicale)

Correspondant du Muséum :

Jean-luc Fouquet (Astronomie)



Tarif

Le Muséum est gratuit pour les enfants de moins de 18 ans et pour leurs accompagnateurs. Les animations sont gratuites.



Réservation : elle est obligatoire.

- Choisir un thème ou proposer un projet pédagogique
- Contacter le service éducatif du Muséum au 05 46 41 18 25 ou écrire à museum.animation@ville-larochelle.fr



Jours et heures d'ouverture

Fermeture hebdomadaire le lundi, service éducatif disponible (renseignements, préparations)

Du 1^{er} juillet au 30 septembre

du mardi au vendredi : 10h/19h samedis : 14h/19h
dimanches et jours fériés : 14h/19h
Premier samedi du mois : 14h/21h
Premier dimanche du mois : 10h/19h

Du 1^{er} octobre au 30 juin

du mardi au vendredi : 9h/18h samedis : 14h/18h
dimanches et jours fériés : 14h/18h
Premier samedi du mois : 14h/21h
Premier dimanche du mois : 9h/18h



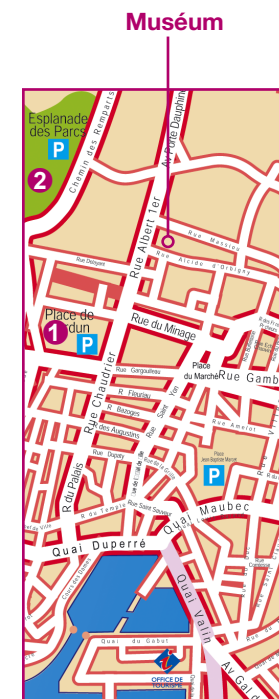
Accessibilité

Les locaux du Muséum sont entièrement accessibles aux groupes en situation de handicap.

Venir au Muséum

En bus : ①
arrêt Place de Verdun

En car : ②
parking Esplanade



Direction : Elise Patole Edoumba, Conservateur du patrimoine et directrice du Muséum d'Histoire naturelle de La Rochelle.

Rédaction : Claudine Labasse, professeur détaché, Education Nationale.

Crédits photographiques : Francis Giraudon, Romain Vincent (MHNLR), Jean-Louis Rémy (MHNLR).

Graphisme : Jean-Louis Rémy (MHNLR)

Impression : Imprimerie La Rochelle.

